



Translation of argot: diachronic aspects

Sabine Bastian, Thomas Sähn

► To cite this version:

Sabine Bastian, Thomas Sähn. Translation of argot: diachronic aspects. VIIe Colloque International d'Argotologie, Jean-Pierre Goudaillier; Alicja Kacprzak, Nov 2013, Lodz - Pologne, Poland. pp.31-48. hal-04178674

HAL Id: hal-04178674

<https://hal.science/hal-04178674>

Submitted on 8 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

- IVIREANUL, Antim (1998), « La Dumineca Vameșului, cuvânt de învățătură » in: *Didahii*, Chișinău, Litera.
- ORR, John (1953), « Le rôle destructeur de l'euphémie », *CAIEF*, Vol. 3, No. 1, pp. 167-175.
- SECHE, Mircea, SECHE, Luiza (2002), *Dicționar de sinonime*, București, Litera Internațional.
- VIEIRA, Maria Rosinda Borges (1998), *Eufemismo e tradução*, Porto, FLUP.
- ZAFIU, Rodica (2002), „Politic corect”, *România literară*, nr. 12.
- ZUMTHOR, Paul (1953), « Euphémisme et rhétorique au Moyen Age », *CAIEF*, Vol. 3, No. 1, pp. 177-184.

Sabine Bastian
 Universität de Leipzig
 Thomas Sähn
 Université Lyon 2

La traduction des argots : aspects diachroniques

ABSTRACT: Translation of argot : diachronic aspects

This article discusses problems involved in the translation of argot and spoken language in historical context based on the analysis of a multilingual corpus including the French novel “Sous-Offs,” written by Lucien Descaves in 1889, and its German version, “Aus französischen Kasernen”, translated by Ludwig Wechsler in 1890. This roman was never re-translated, what’s the case of the roman “Berlin Alexanderplatz” (Döblin 1929): a first translation was realised by Motchane in 1930, a second 80 years later by Oliver Le Lay. In both of the corpora the original text and the translation(s) are analysed and discussed; the analyses are completed by proposals for a new translation of the roman “Sous-Offs”.

1. Introduction

L’argot dans les romans et le cinéma contemporains, notamment l’argot des jeunes a rencontré un certain intérêt et la recherche s’est approchée aux analyses contrastives transculturelles préparant la voie d’une description traductologique. Cependant on constate des manques importants dans le domaine historique, certes dus en grande partie à la pénurie au niveau des corpus appropriés. Après les analyses récentes sur l’argot dans le roman *Sous-Offs* de Lucien Descaves de 1889, présentées par Szkopinski (2011), la question s’était imposée de retrouver et analyser sa traduction allemande. Cette version existe réellement, elle fut réalisée par Ludwig Wechsler en 1890. Dans la première partie de notre article, nous présenterons les résultats de l’analyse critique de cette traduction suivis d’une proposition (ponctuelle) pour une éventuelle re-traduction de cet ouvrage.

La reprise traductionnelle d’un roman historique n’est pas exceptionnelle, mais elle n’était pas non plus très fréquente pour des romans comme celui de Descaves, ce dernier n’ayant jamais vu une nouvelle traduction. C’est par contre le cas du roman *Berlin Alexanderplatz* d’Alfred Döblin (1929), traduit pour la première fois en 1933 par Zoya Motchane. Cette traduction critiquée dès le début aussi sous l’aspect de la transmission de la langue parlée et des argots, a connu une

reprise, la re-traduction par Le Lay en 2009. Ce sont les deux traductions comparées à l'œuvre originale qui seront thématiques dans la seconde partie.

La question à laquelle nous cherchons trouver une première réponse est celle de l'attitude changée des traducteurs dans le temps vers le traitement des passages et termes argotiques, tout en respectant les attentes des lecteurs, sans « trahir » l'original.

2. Sous-Offs : entre l'emploi de l'argot dans la littérature et une littérature en argot

2.1 Le contexte du roman et de sa traduction

Encore loin de l'écriture innovatrice d'un Céline ou d'un Queneau en France ou d'un Döblin en Allemagne, Lucien Descaves suit dans son roman *Sous-Offs* une démarche stylistique que nous rencontrons dans un grand nombre d'œuvres romanesques des XIX^e et XX^e siècles (Rouayrenc 1988) et qui cherche à donner l'impression d'un parler argotique / populaire en introduisant des marqueurs argotiques / populaires reconnus par le lecteur sur la chaîne de l'expression. Publié en 1889 et fortement antimilitariste, le roman de Descaves¹ provoqua un scandale en France, mais la traduction vers l'allemand, réalisée par Ludwig Wechsler l'année suivante, suscita d'autant plus de critiques qu'on soupçonnait que le public allemand serait trop content de voir « humilié » l'ennemi des guerres de 70/71. Un article du *Temps* sur les traductions allemandes de l'époque est révélateur. Le journal constate en effet et non sans ironie que :

Paris est pour eux [les Allemands] plus qu'un centre : il résume la France entière. Les journaux leur racontent au jour le jour ce qui s'y passe ; mais ils s'intéressent surtout à la vie intime de la grande ville. Ils veulent savoir ce qu'on y pense, ce qu'on y dit, comment on s'y conduit dans les différentes classes de la société, de cette société qu'ils croient si corrompue et qui les séduit tant. Ils sont persuadés que les romans leur présentent la peinture fidèle des intérieurs parisiens, et, quand ils les traduisent, ils ne manquent jamais d'ajouter le sous-titre : Eine Skizze der franzzösischen Sitten ('Esquisse des mœurs françaises'). Ils croient pouvoir nous connaître à fond au moyen de quatre ou cinq écrivains. N'ont-ils pas pour le grand monde M. Georges Ohnet, pour la vie militaire M. Descaves, pour le bourgeois et l'ouvrier M. Zola, pour la galanterie tout un choix d'auteurs? Voilà qui leur suffit. Ce qu'ils veulent, c'est avoir sur nous une opinion nette, documentée par des lectures (Le Temps, 30/01/1890).

En effet, nous retrouvons cette idée déjà dans le titre de la traduction : *Aus franzzösischen Kasernen*, mais elle se manifeste aussi tout au long du roman :

¹ Le roman mettait en scène le quotidien des soldats français lors du service militaire et valut à Descaves un procès à la Cour d'Assises pour « injures envers l'armée » et « outrages aux bonnes mœurs ». Il faudrait également rappeler que la traduction du roman ne fut jamais autorisée ni par son auteur ni par l'éditeur.

– c'est d'abord par l'expression d'une naturalisation au niveau langagier et d'une aliénation au niveau culturel : Wechsler garde en effet les noms propres en français (noms de cafés, noms des personnages, etc.) ;

– au niveau du texte, on constate une compression importante : l'omission surtout des parties descriptives, de tout ce que Wechsler juge comme secondaire à l'histoire principale ainsi que des parties caractérisant les différents personnages. La traduction semble effectivement vouloir mettre en relief le type « soldat français » en général, sans prendre en compte l'individualité des différents personnages (cf. p.ex. : les personnages Édeline (344-345/200)², Favières (300/174), ...) ;

– omission aussi des parties contenant une critique générale de l'institution « armée », notamment le leitmotiv du roman qui compare la vie militaire à la vie des prostituées (200-201/116) ou la modification de ces parties de telle façon que le lecteur les mette exclusivement en lien avec l'armée française (97-99/57)³ et la reformulation des parties critiquant la religion (« *Jésus-Christ. Fils de Dieu, était républicain* et : *Je ne forge le fer que pour l'humanité* ». La traduction en fait « *allerlei fromme Lieder* » (33/18) → 'tout un tas de pieux chants') et de celles mettant en scène d'une manière trop explicite les rapports sexuels des personnages (p.ex. : 83sq./49sq., 337/197,...).

De ce fait, la traduction de Wechsler semble avant tout chercher à plaire à un large public et à rendre un texte difficile et complexe dans sa critique envers l'armée accessible au goût de l'époque. Un grand nombre de marqueurs argotiques / populaires n'ont de ce fait pas trouvé leur place dans la version allemande de *Sous-Offs*. Lorsqu'il y a traduction des passages contenant de tels marqueurs, nous observons cependant que les traductions proposées par Ludwig Wechsler varient fortement : ce ne sont pas toujours les mêmes aspects qui ont été conservés par le traducteur dans la version allemande du roman.

2.2 Traduction des formes argotiques et populaires

Compte tenu des différences concernant les variétés non-standard en français et en allemand et leur emploi différent dans les textes littéraires⁴, il est évident qu'une traduction d'une imitation littéraire d'un parler argotique / populaire ne mènera jamais à une version identique au texte source. Il est, de ce fait, non seulement important de différencier les méthodes de traduction s'orientant soit vers

² Pour plus de lisibilité, nous nous contentons de donner uniquement les numéros de page des deux livres de notre corpus. Le numéro avant le slash renvoie à Descaves (1980), celui après le slash à Wechsler (1889).

³ Lorsqu'il s'agit explicitement de l'armée française, l'auteur ne juge effectivement pas nécessaire d'enlever de tels passages (192/110).

⁴ Rappelons qu'au niveau des variations non-standard, la langue allemande se distingue notamment du français par une prédominance de la dimension diatopique sur la dimension diastratique.

le contexte de réception de l'œuvre originale soit vers le contexte de réception du texte cible, mais nous devons aussi établir une liste des différents aspects susceptibles d'être conservés lors d'une traduction d'une œuvre romanesque contenant des marqueurs argotiques / populaires. Développé de façon plus détaillée dans Sähn (2014), nous pouvons distinguer entre les aspects internes au texte, c'est-à-dire l'expression (quantité / qualité des marqueurs argotiques / populaires) et le contenu (dénotation / connotation), et ceux dits externes, c'est-à-dire la fonction (fonction ludique, emblématique, imitation d'un parler oral, etc.) et l'effet, notamment la significativité d'un marqueur argotique / populaire à une certaine époque. À l'aide de ces aspects et en différenciant entre marqueurs lexicaux et marqueurs phonétiques et (morpho)syntaxiques, nous discutons ici quelques exemples sélectionnés d'une analyse contrastive des deux romans dans Sähn (2014).

2.2.1 Les marqueurs lexicaux

Il est rare que nous rencontrions dans *Aus französischen Kasernen* de véritables traductions-substitutions du lexique argotique / populaire cherchant à tenir compte d'un grand nombre d'aspects. Nous pouvons par exemple citer le terme « pochard » – « *Trunkenbold* » (231/133) ou le choix du terme « *Grüner* » que Wechsler utilise régulièrement pour traduire le nom argotique « bleu » désignant les jeunes recrues (7/7). Il s'agit ici effectivement d'un terme allemand de l'argot des soldats désignant également les nouveaux soldats autour de 1900 (Horn 2010/1905).

Très souvent, les propositions du traducteur allemand ne gardent qu'un seul aspect comme par exemple, au niveau du contenu, la dénotation (« *je me flanque sur mon lit* » – « *Ich lege mich auf mein Bett* » (29/16), ...), la connotation (« *Bon, une tuile* » – « *Hol Dich der Henker!* » (35/19),...) ou, au niveau des aspects externes, la fonction emblématique (« *nous sommes forcés d'offrir à dîner à nos doubles* » – « *wir müssen unseren Kameraden ein Diner geben* » (38/21),...) ou l'imitation d'un parler oral (« *Ah ! C'est kif-kif, va !* » – « *Ach, schon aufstehen?* » (*ibid.* : 22/12), ...).

Nombreuses sont également les traductions qui ne gardent aucun aspect du texte source, comme par exemple : « *L'argent de poche permet les succinctes gogailles de vinasses et de raisiné.* » – « *Das Geld in der Tasche gestattet so manchen Leckerbissen.* » (19/9), « *Ah ça ! Disait le petit Corse Giudicelli, pourquoi Favières, que tout embête, a-t-il pris les galons* » – « *„Sagen Sie mir doch“, sprache der kleine Korse, Giudicelli; „weshalb hat denn Favières, den alles in Verwirrung bringt, die Litzen genommen?“* » (34/18),...).

Wechsler omet aussi très fréquemment les marqueurs lexicaux à l'intérieur d'une phrase (« *tout pour soi ; chacun son flanche...* » – « *ein jeder für sich --* » (34/18), ...), des phrases entières contenant des termes argotiques (« *On est cabo...* »

(19/9), ...), toute une partie contenant de tels marqueurs lexicaux (211/120, ...) ou les reformule sans prendre en compte les termes argotiques :

« *Vaubourgeix et Devouge s'invectivaient, les poings tendus : Sale parigot !... La Villette ! – Y a donc pus d'pain chez toi qu't'as rengagé, croquant ? On dut s'interposer entre eux* » – « *Vaubourgeix und Devouge riefen sich eine Menge Schimpfworte zu und schüttelten dabei die Fäuste, so daß man sich schließlich zwischen die beiden Männer werfen mußte.* » (189-190/107-108).

Observant que le traducteur ignore aussi souvent les substitutions de sens à l'origine d'une création lexicale argotique (« *panier* » – « *Korb* » (7/7), « *la clique* » – « *die ganze Rotte* » (22/12), « *Mais Édeline arriva, se fraya un passage.* – *Comment, C'est ce singe ! Attendez...* » – « *Jetzt langte Edeline an und bahnte sich einen Weg.* — „*Wie! dieser Affe ist es! Wartet!* » (76/44),...) nous pouvons finalement constater que Wechsler se soucie peu non seulement de rendre les différents aspects des marqueurs lexicaux dans le texte cible, mais rencontre déjà de grandes difficultés au niveau de la compréhension du texte source.

2.2.2 Les marqueurs phonétiques/(morpho)syntaxiques

Concernant les marqueurs phonétiques / (morpho)syntaxiques, le texte cible néglige souvent l'aspect 'connotation' et 'significativité'. Il est effectivement très fréquent que Wechsler rende un énoncé marqué comme 'populaire' par un énoncé contenant des marqueurs moins significatifs, comme par exemple : « *C'est un gosse à elle qu'elle reconduit là – Ist das vielleicht ihr Kind, welches sie da begräbt ?* » (225/128). Tandis que Wechsler cherche encore dans cet exemple à garder une certaine oralité grâce à la particule modale et à la reprise, il n'est pas moins fréquent qu'il transmette des énoncés argotiques / populaires dans une écriture standard (« *Vot femme m'envoie vous dire qu'elle est accouchée c'matin, alors elle vous verrait avec plaisir ; voilà* » – « *Ihre Frau schickt mich, um Ihnen zu sagen, daß sie heute Morgens niedergekommen ist und Sie gerne sehen möchte.* » (194/111),...). L'exemple suivant, en revanche, garde certes la valeur non-standard du texte source mais évoque plutôt un bégaiement qu'un parler populaire : « *Pac'que l'commandement, là, vrai, j'ai pas ça dans l'sang* » – „*Weil -- weil -- ich mich -- dem -- dem Kommando -- nicht fügen konnte!*“ (27/15).

Si le nombre des marqueurs argotiques / populaires sur la chaîne de l'expression d'un énoncé peut le rendre plus significatif, il est frappant de constater que Wechsler diminue de façon importante leur nombre dans sa version de *Sous-Offs*. Il est effectivement rare que Wechsler propose des traductions-substitutions (« *Ben quoi donc* » – « *Nun, was gibt's?* » (194/111),...) ou emploie des marqueurs là où il n'y en a pas dans le texte source (« *Et j'ai un enfant, oui, sergent* » – « *Und habe auch ein Kind, ja, Sergeant.* » (233/133).

Si de telles « compensations » sont susceptibles de maintenir le ton général du livre, il est cependant important de noter que les marqueurs choisis par Wechsler dépassent à peine la dimension diaphasique. Face à une écriture standard, il est certes possible que le lecteur perçoive les énoncés contenant de tels marqueurs comme non-standard au niveau intratextuel. Mais au niveau intertextuel, l'ensemble de l'œuvre perd le caractère argotique / populaire de l'originale.

2.2.3 D'une traduction insatisfaisante vers une nouvelle traduction

Pour terminer nous proposons l'analyse d'un extrait assez symptomatique de la traduction de l'argot et d'une imitation d'un parler populaire par Wechsler (179-180/101) qui sera suivie par des propositions pour une nouvelle version.

L'extrait que nous avons choisi se trouve dans la deuxième partie du roman, au début de la troisième sous-partie. Les soldats, arrivés au Havre, préparent les festivités prévues le lendemain pour le 14 juillet qui finira dans un excès d'alcool et de combats. Plusieurs personnages secondaires, des soldats inconnus pour le lecteur et n'apparaissant que dans cette scène, entament une discussion dans la salle qui servira de lieu pour les festivités. Comparant « *les sacrifices que s'étaient imposés les capitaines* », un caporal d'ordinaire et des hommes de corvée donnent alors « *des renseignements* » :

(Descaves 1980 : 179-180)

– A la **1er**, y a rôti supplémentaire, **rata** toute la journée, salade, gruyère, cerises et un cigare.

– **Ben**, c'est pas comme à c'te **putain de 3me** : **gamelle** et fromage, le matin ; **rata** et salade, le soir... Hein ? c'te **poussée** !... Et Giudicelle, **qu'est** allé faire signer le **livret d'ordinaire** au boucher, m'a dit **qu'y a** trois cents francs de boni... **Qué** qu'on **fout** ?

– A la **4me**, nous avons un litre d'eau-de-vie pour quinze hommes et le demi-litre en plus du quart de vin que **la ville elle** alloue.

– L'année dernière, on n'a pas pu le boire, j'aimerais mieux, comme les **sous-offs**, l'indemnité représentative. **Paraît** qu'ils ont un **chouette gueuleton**, **les pieds-de-banc**, **les doubles** et **les adjudants**.

Wechsler (1890 : 101)

„Bei der **1-ten** **Kompagnie** gibt es Braten, Speckkartoffeln während des ganzen Tages, Salat, Groyerkäse, Kirschen und eine Zigarre.“

„Schön; das ist nicht so wie bei dieser **Metze** von **3-ten**: gewöhnlicher **Fraß** und Käse des Morgens, Speckkartoffeln und Salat des Abends – Ist das schon erlebt worden? – Und Giudicelli, der die Rechnung mit dem Metzger geordnet hat, sagte mir, er habe einen Nutzen von dreihundert Francs – Was haben wir davon?“

„Bei der **4-ten** haben wir einen Liter Branntwein für fünfzehn Mann und einen halben Liter Wein aus der Stadt.“

„**Den** man nicht trinken kann. Ich möchte es lieber machen **wie die Unteroffiziere**, die unter sich ein großes **Fressen** veranstalten.“

Dans notre extrait, nous trouvons huit marqueurs lexicaux dont quatre relèvent de l'argot des soldats (en vert dans le texte), 2*« *rata* » (l. 1,6), « *sous-offs* » (l. 17), « *pied-de-banc* » (l. 19), « *doubles* » (l. 20), et dont quatre appartiennent au lexique du français populaire, « *putain de* » (l. 5), « *on fout* » (l. 10), « *chouette* » (l. 19), « *gueuleton* » (l. 19) (en rouge dans le texte)⁵. Au-delà des marqueurs lexicaux, on repère dix marqueurs phonétiques/(morpho-)syntaxiques (en bleu dans le texte) : la réduction du pronom impersonnel 'il' (« *y a* », l. 1,) et son omission (« *Paraît* qu'ils [...] », l. 18), l'omission de l'élément atone de la négation (« *c'est pas* [...] », l. 5), 2* l'omission du e-caduc (« *c'te* », l. 5, 7), l'emploi du pronom relatif 'que' fonctionnant comme sujet dans la subordonnée qu'il introduit (« *qu'est allé* [...] », l. 8), la transcription d'une variation phonétique de 'bien' (« *ben* », l. 5) et de 'qu'est-ce-que' (« *qué que* », l. 10) et, enfin, deux détachements d'un groupe nominal, une fois repris (« *que la ville elle alloue* », l. 15) et une fois anticipé (« *Paraît qu'ils ont un chouette gueuleton, les pieds-de-banc, les doubles et les adjudants* », l. 18-20). Par ailleurs, nous rencontrons dans notre extrait deux groupes d'éléments langagiers susceptibles d'être confondus avec des marqueurs populaires / argotiques : le terme « *poussée* » (l. 7) relevant du registre 'familier' (Académie française 1878) et plusieurs termes appartenant au jargon militaire (en orange dans le texte), notamment « *gamelle* » (l. 6) signifiant « une sorte de grande écuelle de bois ou de fer-blanc qui est en usage sur les vaisseaux et dans les armées, et dans laquelle plusieurs matelots ou plusieurs soldats mangent ensemble » et par extension le contenu de la gamelle (*ibid.*).

Comparons maintenant le texte source avec la version proposée par Ludwig Wechsler. Concernant les marqueurs argotiques / populaires, Wechsler n'introduit que trois termes susceptibles d'être perçus comme non-standard :

– « *Metze von...* » (l. 5) reprenant « *putain de* » signifie littéralement « prostitué ». Küpper (1956) ne relève dans son *Wörterbuch der deutschen Umgangssprache* aucune autre signification, ce qui nous laisse croire que Wechsler a traduit la locution « *putain de* » d'une façon trop littérale. Mais même si nous pouvons supposer qu'un emploi du terme « *Metze von* » équivaut à « *putain de* », le terme 'Metze' a mal vieilli en Allemagne, ce qui n'est pas le cas de 'putain de' toujours employé couramment en France.

– « *gewöhnlicher Fraß* » (l. 6) reprenant « *gamelle* » signifie « mangeaille d'ordinaire ». Le terme 'Fraß' exprime une connotation très péjorative en allemand qui n'existe pas dans le texte source. Même si une telle connotation serait également justifiable puisqu'elle est sans doute sous-jacente dans cette discussion entre soldats, il faut cependant noter que Wechsler ignore le fait que le terme

⁵ Leur signification dans ce contexte : *'rata' : « ragoût servi aux troupiers les jeudis et les dimanches » ; 'sous-offs' : « sous-officiers » ; 'pied-de-banc' : « sergent » ; 'doubles' : « sergent-major » ; 'putain de ...' : terme de mépris ; 'foutre' : « faire » (l. 6), 'chouette' : « bon, agréable, beau, aimable », voire le « superlatif de beau, de bon et de bien » ; 'gueuleton' : « repas abondant et sortant de l'ordinaire » (Colin 2006, Boutler 2012).

« *gamelle* » appartient au jargon des soldats⁶. Négligeant ainsi la connotation du terme français, sa traduction diffère aussi au niveau de la fonction emblématique puisque « *Fraß* » ne renvoie nullement au monde militaire.

– « *großes Fressen* » (l. 18) reprenant « chouette gueuleton » signifie « grand bâfre » et prend à notre avis une connotation trop péjorative par rapport au terme « *gueuleton* ». Le terme « *chouette* », aujourd'hui considéré comme familier, appartenait effectivement au langage populaire à l'époque. Sa traduction « *groß* » (« grand » en revanche, nous semble peu adéquate pour rendre sa connotation méliorative (et ici ironique ?).

Tous les autres marqueurs lexicaux du texte source sont soit rendus par des termes allemands respectant uniquement la dénotation du terme français (« *sous-offs* » : « *Unteroffiziere* » (l. 17)), négligeant la dénotation et surtout la connotation du terme français (« *qué qu'on fout ?* » : « *Was haben wir davon* »), ne tenant pas compte de la dénotation, de la connotation et du caractère cryptique de l'original (« *rata* » : « *Speckkartoffeln* » (l. 2, 7)⁷ soit ne sont pas du tout traduits (« *pied-de-banc* » et « *double* » (l. 12/13). Puisque ces deux sous-rangs appartiennent au grade des sous-officiers, il est cependant possible que Wechsler ait jugé suffisant de traduire seulement le terme général « *sous-offs* » par « *Unteroffiziere* » (l. 17/17). Mais il est cependant tout aussi probable que Wechsler, qui ne semble pas familiarisé avec l'argot, ne connût tout simplement pas la signification de ces deux termes.⁸

Concernant les marqueurs non-lexicaux, nous ne rencontrons que dans le quatrième énoncé deux éléments (morpho)syntaxiques dans le texte allemand : l'emploi de l'article « *den* » comme pronom personnel en début de phrase (l. 16), ainsi que le déplacement du groupe prépositionnel « *wie die Unteroffiziere* » après le verbe à l'infinitif « *machen* » (l. 17). Ces deux marqueurs sont cependant peu significatifs et ne dépassent pas la dimension diaphasique. Si le texte allemand

⁶ Selon les dictionnaires argotiques de l'époque, « *gamelle* » n'est à considérer comme argotique que lorsqu'il se retrouve dans des locutions figées comme « s'attacher une gamelle » (« s'enfuir ») ou « tremper une gamelle » (« assommer de coups ») ou lorsque ce terme signifie effectivement, « coup », « sein » ou « auge du maçon » (Boutler 2012).

⁷ Nous pourrions croire que Wechsler cherchait à rendre l'idée d'un plat quotidien dans l'armée allemande/ autrichienne mais nous ne trouvons aucun indice dans la littérature qui atteste que l'on servait vraiment des « *Speckkartoffeln* » (« pommes de terre aux lardons ») dans une de ces deux armées. Un tel ethnocentrisme s'opposerait à la traduction des autres repas servis dans l'armée française pour lesquels il s'est contenté d'une traduction littérale.

⁸ En effet, leur traduction à d'autres endroits du livre est assez malheureuse. Ainsi, il traduit par exemple l'exclamation d'un soldat : « *Sacré pied-de-banc* » par « *Alle Wetter* » (6/5) et dans l'énoncé « *nous sommes forcés d'offrir à diner à nos doubles* » – « *wir müssen unseren Kameraden ein Diner geben* » (38/21), il traduit « *doubles* » par « *Kameraden* » alors qu'il s'agit ici justement de la coutume militaire de payer un repas aux nouveaux supérieurs, ce que les deux nouveaux promus Favières et Tétrelle ne font qu'à contrecœur.

est autrement conforme au standard, Wechsler se sert également dans sa traduction d'éléments très rarement employés dans une langue de proximité – selon la dénomination de Koch et Oesterreicher (1985) – en préférant le prétérit au parfait (« *sagte mir* », l. 10) ou en introduisant le subjonctif I – marque du discours indirect – du verbe « *haben* » (« *er habe* », l. 10).

Il est de ce fait évident que la traduction proposée par Ludwig Wechsler n'est pas équivalente au niveau de l'aspect de la connotation, ni de ce fait au niveau de la significativité, sans parler des aspects externes comme, notamment, la fonction emblématique et l'effet d'oralité. En se trompant parfois même de dénotation et compte tenu de l'importance de la fonction emblématique de tels extraits pour la mise en scène du monde militaire et populaire dans le roman français, la traduction proposée par Wechsler nous semble effectivement insatisfaisante.

Afin d'imiter la démarche stylistique de Descaves, une nouvelle traduction pourrait dans un premier temps essayer d'introduire des marqueurs argotiques / populaires en respectant autant que possible les aspects internes et externes ainsi que l'historicité du texte source.

Concernant les marqueurs lexicaux, un grand nombre d'entre eux se révèlent peu problématiques :

– le terme « *rata* » issu de l'argot militaire pourrait se traduire par « *Zadder-ragout* », désignant un repas avec de la (vieille) viande servi à l'armée allemande de l'époque (Horn 2010/1905). Certes, cette signification n'est pas connue aujourd'hui, mais tandis que le composant « *-ragout* » rappelle au lecteur allemand une réalité française, le composant « *Zadder-* » (incompréhensible en allemand) souligne non seulement qu'il s'agit d'une création lexicale de caractère cryptique mais aussi que le ragoût dont il est question ici ne provient pas de la grande cuisine ;

– pour les trois marqueurs populaires contenus dans « *putain de* » et « *chouette gueuleton* », nous pourrions employer les termes allemands « *beschissen* », et « *klasse Fressgelage* ». Ce choix nous permet d'employer des termes non seulement équivalents au niveau des aspects de la dénotation, de la connotation et de la significativité mais aussi très anciens et toujours employés de nos jours, tout comme les termes français (Küpper 1956).

Les quatre autres marqueurs lexicaux posent en revanche plus de problèmes :

– L'argot militaire « *sous-off* », « *pieds-de-banc* » et « *double* » renvoient directement à des grades de l'armée française. En les traduisant par des rangs militaires allemands, nous risquons donc toujours d'éloigner le lecteur du contexte d'origine du texte source. Par ailleurs, l'argot militaire allemand connaissait à l'époque encore de grandes variations diatopiques. Pour « *pied-de-banc* », nous pouvons choisir le terme « *Scherschant* » puisqu'un lecteur avisé pourrait reconnaître le mot français « *sergent* », ce qui rappellerait la réalité française du roman. Pour le terme « *double* », nous pourrions retenir le terme « *Kreuzober* » puisque, très cryptique en allemand, il rappelle cependant (tout comme le terme français) le statut supérieur d'un grade de sous-officier par sa référence à la place importante de la carte

‘*Kreuzober*’ (« dame de trèfle ») dans certains jeux de cartes allemands et, par compensation, il remplit la fonction ludique du terme ‘pied-de-banc’ s’expliquant par le fait qu’il y a « quatre sergents par compagnie, de même qu’il y a quatre pieds à un banc » (Merlin 1988). Pour le terme général et peu cryptique « *sous-offs* » l’argot des soldats allemand possède peu de termes équivalents au niveau dénotatif et avant tout des créations dialectales et très cryptiques comme ‘*Bändel-junge*’ (la Silésie), ‘*Gulaschtiger*’ (le Wurtemberg), ‘*Siebenviertel*’ (la Prusse). De ce fait, nous pouvons soit nous servir de l’abréviation ‘*Uffz*’ de ‘*Unteroffiziere*’ (fr.: « sous-officiers »)⁹ dans le jargon militaire allemand et ajouter le suffixe -e, facilitant une prononciation « orale », afin d’attribuer une connotation argotique à ce terme, soit employer le terme standard « *Unteroffiziere* » afin de remplir la fonction emblématique et en compensant la connotation argotique du marqueur à l’aide de marqueurs phonétiques/(morpho-)syntaxiques.

— Concernant le deuxième marqueur lexical « *on fout* », nous devons noter que l’allemand ne connaît pas de terme non-standard suprarégional pour désigner l’action de « faire », ce qui nous oblige à passer par une compensation, c’est-à-dire à introduire un marqueur argotique/populaire non-lexical.

La traduction des marqueurs phonétiques/(morpho)syntaxiques en allemand pose avant tout problème au niveau de la significativité. En effet, si l’allemand connaît un grand nombre de variations suprarégionales marquées sur le plan diamesique ou diaphasique, seule l’imitation d’un parler dialectal est généralement susceptible en allemand de rendre la significativité d’une imitation d’un parler fortement marqué au niveau de la dimension diastratique. De tels marqueurs ont cependant l’inconvénient de renvoyer toujours à un endroit géographique et, dans un texte cible allemand, à un endroit en Allemagne. Si un traducteur peu certes mélanger plusieurs dénotateurs diatopiques afin de ne pas évoquer des associations non voulues au niveau de la fonction emblématique, il ne doit cependant pas oublier qu’un seul marqueur associé au parler propre à une certaine région peut changer la fonction emblématique de tout l’énoncé (Freunek 2007 : 180sq.). Nous proposons de ce fait trois autres procédés afin de créer une équivalence au niveau de la connotation et de la significativité dans le texte cible. Ces différents procédés ne s’excluent pas forcément mais peuvent se compléter. Nous illustrons nos propositions par de nouvelles traductions du deuxième énoncé (l. 5-10) de notre extrait.

Premièrement et très employé en traduction, un traducteur peut recourir à des marqueurs « oraux » mais augmenter leur fréquence sur la chaîne de l’expression (et éventuellement ajouter un commentaire du narrateur au début du dialogue qualifiant l’énoncé d’argotique/populaire :

⁹ Nous ne devons cependant pas oublier que le terme ‘*Uffz*’ existe certes depuis plusieurs décennies, mais que le XIX^e siècle ne connaissait pas encore ce terme.

Na, das is’ *nich*’ wie bei der *beschissenen 3-ten*: morgens *Kommisskost* und Käse; abends *Zaderragout* und Salat... Was? *So’n Humbug!*... Und Giudicelli, der *sich’s Kassenbuch* vom Fleischer unterschreiben lassen hat, hat mir gesagt, *dass’s* dreihundert Franc Überschuss gibt... Was *mach’n wir’n* damit?

Deuxièmement, il peut davantage attirer l’attention du lecteur sur le signifiant en employant des marqueurs moins conventionnels et en enlevant les apostrophes des marqueurs phonétiques (autant que possible) afin de souligner le caractère non-standard de l’énoncé :

Na, das *is nich* wie bei der *beschissnen 3-ten*: morgens *Kommisskost* und Käse; abends *Zaderragout* und Salat... Was? *So’n Humbug!*... Und Giudicelli, der *hat sichs Kassenbuch* vom Fleischer unterschreiben *lassn...* und hat mir gesagt, dass da dreihundert Franc Überschuss *is...* Was *machn wir’n* damit?

Troisièmement, le traducteur peut chercher à approcher son texte cible d’un véritable parler oral, ce qui conduit souvent à une naturalisation plus prononcée du texte source :

Mann, das’s *nich* wie bei der *scheiß-3-ten*: am Morgen *Kommisskost* und Käse; am Abend *Zadderragout* und Salat... Was? *So’n Quatsch eh!*... Und Giudicelli, *hater sichs Kassenbuch* vom Fleischer *unterschreibn lassn...* *die machn da* dreihundert Franc Überschuss *hater gesagt...* Was *machmer’n* damit?

Nous pouvons ainsi constater que l’équivalence au niveau de la significativité conduit souvent à un éloignement de l’expression du texte source. Finalement, le traducteur doit donc décider en accord avec les attentes du public, de l’éditeur, etc., quel aspect est à placer au centre de sa traduction.

3. Alfred Döblin : „Berlin Alexanderplatz“

Le second exemple que nous allons examiner est celui du roman *Berlin Alexanderplatz* (avec ses traductions françaises). L’original a paru en 1929, dans le contexte de la fin des années 20 en Allemagne, période que l’on a pris l’habitude d’appeler les „*goldene Zwanziger*“ (les années 20 dorées). Le protagoniste, Franz Biberkopf, est un ancien débardeur qui sort de la prison après 4 ans d’enfermement, peine obtenue pour homicide volontaire. Il débarque dans son ancien quartier, celui de la *Alexanderplatz* (littéralement « Place d’Alexandre ») en plein centre-ville de Berlin. Le roman s’inscrit dans un contexte littéraire qui, à l’époque, ne connaît pas encore les techniques de montage d’un parler quotidien avec le langage standard tout en reflétant la vie berlinoise des années 20. Le „berlinois“ sert à créer les décors utilisant un parler caractérisé aussi bien par son caractère oral que son coloris local. Detken (1997) y découvre même des traits

expressionnistes, bien que l'époque de l'expressionnisme se situait plutôt entre 1919 et 1920. Cependant, on constate ce phénomène dans la littérature allemande de ce temps, contrastant là aussi avec la littérature française.

3.1 Remarques préalables sur les termes de « Umgangssprache » et « langue quotidienne »

Le terme allemand « *Umgangssprache* » est relativement vague et inclut aussi bien les notions de « langue parlée » que celles de patois, langue profane et socialement « basse » en contraste avec la langue écrite standardisée. Le roman de Döblin est particulièrement marqué dans ce sens par des éléments diastratiques (sociolectaux) et diatopiques (dialectaux) ; ces derniers se différencient selon leur caractère plus ou moins (dé-) valorisant. Un des problèmes qui en résultent pour la traduction réside dans les connotations : « le berlinois » connote la grande ville / la métropole ; les dialectes français sont plutôt associés à la campagne et les petites villes. Selon Freunek (2007), ce phénomène se retrouve d'ailleurs trop négligé dans les discussions dans le passé, notamment en ce qui concerne la comparaison et la comparabilité des « architectures de variations » (*Varietätenarchitekturen*) d'une langue nationale à l'autre.

3.2 Le roman et ses traductions

Le texte de Döblin est particulièrement marqué par l'emploi des formes « berlinoises » comme le montre l'exemple suivant :

« Aber sag doch wat. Wat hab ick denn getan, weil ick mir verspätet hab gestern abend? » (O : 305)

Mis à part la structure avec extraposition des circonstants temporels dans la deuxième phrase, typique pour l'oral, c'est notamment les formes raccourcies imitant le parler quotidien (*sag, hab*) et les particularités berlinoises (*wat (was), ick (ich), mir (mich)*) qui imitent un parler « authentique » pratiqué par les couches populaires de l'époque.¹⁰

La première traduction du roman remonte à 1933 ; elle a été réalisée par Zoya Motchane qui en disait lui-même

« Les passages en berlinois exigeaient une transposition que l'on s'est efforcé de restreindre aux limites nécessaires. » (préface du roman, p. 13)

C'était une traduction „lisse, uniforme, neutre comme cela se pratiquait à l'époque (et pendant longtemps), ce qui ne rendait pas justice à l'extraordinaire

¹⁰ L'exemple en question reste d'ailleurs assez actuel et peut être toujours rencontré dans les rues de Berlin.

polyphonie du texte, à son invention langagière, à sa richesse métaphorique, à sa violence surtout. » (Assouline 2009)

L'analyse traductologique entreprise par Junge (2014) s'était proposée de comparer cette première traduction avec celle de 2009 sous l'aspect de la transposition de l'« oral » (dans sa variante berlinoise). Les constats suivants en sont ressortis :

- La première traduction était fixée sur l'organisation linguistique, négligeant les particularités culturelles et littéraires.
- Du côté de l'organisation formelle on remarque en plus des mises en relief à des endroits où il n'y en avait pas dans l'original.
- Le choix du lexique s'est orienté à l'instar des exemples de la littérature française du temps et des conventions générales du paysage littéraire en France.

Un exemple frappant qui montre les efforts de traduire d'une manière « politiquement correct » (comme on le dirait aujourd'hui) est le choix difficile à comprendre d'un terme argotique « dépassé » (mot argotique ne plus en usage en 1933 et donc critiqué par Detken 1997 : 219), comme le terme de *veuve* avec la signification de *potence*. S'y ajoutent des descriptions de faits 'étranges' pour le groupe-cible français qui étaient soit substituées par des expressions „typiquement françaises“, soit complètement supprimées, soit, dans les meilleurs cas, complétées par des notes de bas de page.

La nouvelle traduction achevée en 2009 par Olivier Le Lay s'est donc retrouvé face à un grand défi : trouver les moyens de rendre le caractère spécifique du roman tout en respectant les intentions de l'auteur. Les réactions à la nouvelle publication ont été majoritairement enthousiasmées, comme le commentaire de Lançon (2009) dans Libération : « [...] son travail [la traduction de Le Lay, S.B.] est uni, rigoureux, et sa musique, cohérente. »

Rubercy (2009) dans l'édition web de la revue culturelle franco-allemande *La Mer gelée* met en relief que cette nouvelle traduction est très proche du texte original allemand¹¹, notamment au niveau linguo-stylistique ce qui profiterait mieux aux lecteurs francophones :

„On considérait en effet de façon unanime, que son précédent traducteur [Motchane] avait pris tant de libertés avec le texte, en condensant, résumant, supprimant des phrases et des paragraphes, voire des chapitres qu'à aucun moment sa traduction ne rendait le ton si particulier de l'ouvrage, ce qui formait dès l'abord un obstacle insurmontable à sa compréhension“ (Rubercy 2009).

Il ne faut quand même pas oublier qu'il y a eu aussi des critiques comme celle de Lançon (2009) qui trouve que dans la traduction de Le Lay, l'argot est « surjoué », que son français est germanisé et que l'élision systématique des voyelles est à la longue fatigante.

¹¹ [...] reconnaissons simplement que la traduction, voulue très proche de l'allemand jusque dans sa scansion étrange ou même ses répétitions, est exceptionnelle. (*La mer gelée*, 2009).

3.3 Comparaisons traductologiques

Après avoir vu quelques différences et critiques des deux traductions, nous nous sommes intéressés à observer en détail les changements opérés. Par la suite, nous présenterons quelques exemples choisis, afin de comparer les deux traductions en nous aidant du corpus traductologique recueilli par Junge (2012). Comme nous partons de l'hypothèse que les différences tiennent beaucoup aux approches des deux traducteurs, étroitement liées aux contextes situationnels et aux évolutions des connaissances et attitudes (socio-) traductologiques pendant les presque 80 années écoulées, nous avons mis l'accent sur deux phénomènes : la langue parlée (fictive), saisie à travers la traduction des particules modales, et les éléments argotiques.

Il n'est pas étonnant que le texte original tout comme ses traductions soient profondément marqués par les facteurs du contexte extratextuel et extralinguistique.

Le dialogue suivant est extrait d'une discussion entre Biberkopf et sa compagne Lina, concernant les revues, qu'il souhaite vendre au nom d'un commerçant et qui sont d'après elle, choquantes. Elle veut qu'il quitte son appartement.

(ex. 18b) « *Nee, nee, je sors pas avec toi, Franz. Pour moi, t'existes pus. Tu peux te barrer. — Viens, Lina, j'vais lui rendre ses saloperies.* » (L: 104/105)

Le texte original allemand « *Nee, nee, mit dir geh ich nich, Franz. Bei mir biste abgemeldet. Kannst dir dünne machen.* » — *Komm, Lina, ich geb ihm ja seinen Mist wieder.* » (O : 79) est bien marqué par le ton léger de Biberkopf qui veut calmer Lina en admettant sa faute. Ceci est d'ailleurs également signalé par la particule « ja ». Le ton familier est exprimé bien sûr par le lexique ce qui est rendu en français par l'imitation de la langue orale et les expressions « parlées » et argotiques :

Le Lay utilise par exemple « pus » à la place de « plus » et la formule « tu peux te barrer » ou bien le terme « saloperies ». Motchane traduit le passage comme suit :

(ex. 18a) « *Non, non, je veux rien savoir, Franz. Fini. Ouste. — Allons, Lina, puisque je lui rendrai son fourbi.* » (M : 118)

À part l'interjection familière « ouste » et le terme « fourbi » le dialogue reste neutre et ne rend pas vraiment les connotations de l'allemand.

Une des différences des deux traductions (parfois critiquées, nous l'avons vu) est du reste la façon de rendre le coloris berlinois ou allemand parlé ; dans ce passage Le Lay choisit l'emprunt de « nee » à la place d'une traduction par « non », un choix qui nous semble plutôt réussi.

Un deuxième exemple nous intéresse particulièrement pour sa façon de traiter les termes de la réalité allemande (Realia) :

(19) « *Weil ich nämlich ein paar Jährchen abgerissen habe, Dicke. Draußen, Tegel, kannst dir ja denken.* » « *Wo?* » « *Kannst dir ja denken.* » (D: 33)

(19a) « *C'est que j'en ai eu pour quelques années, grosse bête. Là-bas, à Tegel. Tu vois ça d'ici — Où ça ? — À Tegel. Tu piges, hein ?* » (M: 52)

(19b) « *C'est qu'j'viens d'tirer quèques années, ma grosse. La taule, Tegel, t'vois le tableau. — Où ? — Tegel. T'vois l'tableau.* » (L: 48)

Dans ce dialogue, Biberkopf reste relativement vague, utilisant l'allusion liée au nom propre du quartier *Tegel*, ici fonctionnant comme désignation métonymique pour la prison très connue. L'emploi de la particule « ja » (répétée deux fois) souligne sa volonté de faire référence à une information présupposée (*Tegel* = prison).

La traduction de Motchane (19a) tente d'exprimer le caractère présupposé par la formule familière « *tu vois ça d'ici* » et comme son amie ne semble pas comprendre, elle est renforcé par la suite : « *tu piges, hein* ». Cependant on ne retrouve pas vraiment la même impression que dans l'original, à savoir que le protagoniste semble présupposer un savoir habituellement connu.

Le Lay préfère une traduction proche du texte original en répétant la phrase « *t'(u) vois le tableau* ». La présupposition d'un savoir commun est maintenue. En même temps, l'omission déclarée du pronom personnel « *du* » dans le texte original (*kannst [du] dir ja denken*) marque le caractère parlé et familier. Ce caractère est rendu par Motchane à l'aide d'un lexique approprié, ici le terme argotique « *piger* ». La nouvelle traduction par *t'vois le tableau* reste une fois de plus proche à l'original.

Le dernier exemple se situe dans un dialogue entre Biberkopf et un vieil ami qu'il vient de retrouver et qui ne peut comprendre l'enthousiasme subi de Franz pour les nazis ; pour cet ami qui croit connaître Biberkopf, ce volte-face est contradictoire.

En allemand la particule « *doch* » est un signal pour marquer cette contradiction. Motchane l'exprime par l'emploi de « *pourtant* » et Le Lay rend la nuance par l'utilisation de « *quand même* ».

(20) « *Ich seh dich bloß an, Franz, und ich sage bloß und ich kenne dich doch schon lange von Arras und von Kowno, und sie haben dich schön eingeseift.* » (O: 86)

(20a) - J'te regarde, Franz, j'te vois tel que tu es là et j'peux te dire qu'une seule chose : c'est qu'ils t'ont joliment embobiné ! Et pourtant, j'te connais depuis longtemps, depuis Arras et Kowno. (M: 130)

(20b) « *Je te regarde juste, Franz, et j'te dis juste et je te connais quand même depuis longtemps, d'Arras et de Kowno, et ils t'ont joliment embobiné. [...]* » (L: 113)

Au niveau syntaxique, la nouvelle traduction imite une fois de plus la stratégie dans le texte allemand : le discours du locuteur semble plutôt décousu, le locuteur est stressé et parle en phrases courtes, elliptiques même, qui se juxtaposent. Par rapport à cela, la traduction de Motchane est plus structurée. Mais par la suite, une composante importante pour la caractérisation de la personne et de la situation en générale se perd.

4. Conclusion

En résumé nous proposons quelques réponses aux questions formulées dans l'introduction. Il ne s'agit de toute façon que des conclusions préalables qu'on a pu tirer de ces premières analyses.

En ce qui concerne l'emploi de l'argot et de la langue parlé (et populaire), nous pouvons dire d'un point de vue diachronique que les romans se distinguent non seulement par leurs langues et le contexte temporel, mais aussi par la situation interne et la place des dialogues. Le roman de Lucien Descaves qui semble à première vue bien marqué par des termes et expressions argotiques n'en contient en réalité que quelques 400 exemples. Pourtant, la traduction prouve que le traducteur Ludwig Wechsler s'est souvent heurté aux problèmes posés par cette tâche qui constitue un véritable défi. Les analyses détaillées présentées dans Sähn (2014) ont clairement montré l'étroite imbrication du texte original avec son auteur, mais aussi celle de la traduction et du traducteur avec le contexte extratextuel et surtout extralinguistique. Ainsi, il faut prendre en considération aussi bien les normes littéraires dans les deux cultures concernées que les normes de traduction qui évoluent avec le temps, les uns et les autres. C'est dans ce contexte-là qu'il faut voir les différences entre les deux romans, le premier écrit en français dans les années 1880 et le second en allemand à la fin des années 1920. Sans vouloir exclure l'impact de la personnalité des traducteurs, il s'avère que tous sont bien influencés par le contexte.

Pour les deux traductions du roman d'Alfred Döblin, il s'impose un deuxième constat : la nouvelle traduction de 2009, accueillie majoritairement avec enthousiasme, reste plus proche de l'original, mais le traducteur se trouve dans une situation bien plus confortable, étant donné que l'acceptation du langage quotidienne et des termes argotiques et populaires permet de rendre plus fidèlement les connotations multiples du texte original y compris celles qui résultent du « coloris berlinois » de ce parler spécifique.

Références bibliographiques

- ALBRECHT, Jörn (2005), *Übersetzung und Linguistik*. Reihe : Grundlagen der Übersetzungsforschung, Band 2. Tübingen: Narr, pp. 246-248.
ASSOULINE, Pierre (2009), *Retour en majesté d'Alfred Döblin. La république des livres*. <http://passouline.blog.lemonde.fr/2009/05/27/retour-en-majeste-dalfred-doblin>.

- BOUTLER, Charles (2012), *Argoji. Dictionnaire d'argot classique*, <http://www.russki-mat.net/argot/Argoji.php> (consulté en août-septembre 2013).
COLIN, Jean-Paul (2006), *Grand dictionnaire. Argot & français populaire*, Paris, Larousse.
DICTIONNAIRE de l'Académie française (1878), 7^e édition, tome 1 et 2, <http://gallica.bnf.fr>, (consulté en août/septembre 2013).
DETKEN, Anke (2007), *Döblins „Berlin Alexanderplatz“ übersetzt. Ein multilingualer kontrastiver Vergleich*. Reihe: Palaestra, Untersuchungen aus der deutschen und skandinavischen Philologie, Band 299. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, pp. 71-223.
FREUNEK, Sigrid (2007), *Literarische Mündlichkeit und Übersetzen. Am Beispiel deutscher und russischer Erzähltexte*, Reihe: Ost-West-Express, Kultur und Übersetzung, Band 2. Berlin, Frank & Timme, pp. 20-94.
HORN, Paul (2010), *Die deutsche Soldatensprache* [1905], Wolfenbüttel, Melchior.
JUNGE, Franziska (2012), *Die Übersetzung literarischer Mündlichkeit am Beispiel der beiden französischen Übersetzungen des Romans Berlin Alexanderplatz von Alfred Döblin. Mit Fokus auf der Übersetzung von Modalpartikeln. Diplomarbeit*, IALT, Universität Leipzig.
KELLER, Otto (1990), *Döblins „Berlin Alexanderplatz“: die Großstadt im Spiegel ihrer Diskurse*. Reihe: Textanalyse in Universität und Schule, Band 1. Bern, Lang, pp. 149-154.
KOCH, Peter & OESTERREICHER, Wulf (1985), « Sprache der Nähe — Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte », in *Romanistisches Jahrbuch* [36], pp. 15-43.
KÜPPER, Heinz (1956), *Wörterbuch der deutschen Umgangssprache*, Hamburg, Claasen.
KÜPPER, Heinz (1978), *ABC-Komiker bis Zwitschergemüse. Das Bundessoldatendeutsch*. Wiesbaden, Verlag für Deutsche Sprache.
LANÇON, Philippe (2009), *Ich bin ein Döbliner. Sous les tilleuls. Nouvelle traduction de Berlin Alexanderplatz, plongée dans l'Allemagne populaire des années 20 et dans la langue*. <http://www.liberation.fr/livres/0101573414-ich-bin-ein-dobliner> (consulté le 30.04.2014).
MERLIN, Léon (1888), *La langue verte du troupier. Dictionnaire d'argot militaire*. <https://archive.org/detail/lalanguevertedu00merlgoog> (consulté en novembre 2013).
ROUAYRENC, Catherine (1988), *Recherches sur le langage populaire et argotique dans le roman français de 1914 à 1939*. Paris, Université de la Sorbonne (thèse).
RÜF, Isabelle (2009), *Berlin Alexanderplatz », l'énergie syncopée des rues*, LeTemps.ch http://www.letemps.ch/Facet/print/Uuid/0d4112aa-4c91-11de-8192-71ce8207b7fa/Berlin_Alexanderplatz_lernergie_syncopée_des_rues.
RYBERCY, Eryck de (2009), *Berlin Alexanderplatz - un chef d'oeuvre de traduction*. <http://la-mergelee.blogspot.com/2009/05/berlin-alexanderplatz-dalfred-doblin-un.html> (consulté le 25.04.2014).
SCHÖNFELDT, Helmut (2001), *Berlinisch heute. Kompetenz – Verwendung – Bewertung*. Reihe: Sprache, System und Tätigkeit, Band 36. Frankfurt am Main, Lang, 39.
SÄHN, Thomas (2014), *Argot et parler populaire. Emploi littéraire et traduction allemande, illustré à l'aide de Sous-Offs de Lucien Descaves*, Masterarbeit / Mémoire de Master 2, co-tutelle entre l'Université de Leipzig et l'Université Lyon 2.
SCHNEIDER-MIZONY, Odile (2010), « Traduire ou simuler l'oralité ? », in *Glottopol* – n° 15 – juillet 2010. <http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol>.
SOURDOT, Marc (2009), « Place et fonction de l'argot dans le texte littéraire », in Kacprzak, Alicja & Goudaillier, Jean-Pierre (éds.), *Standard et périphérique de la langue*, Łódź, Oficyna Wydawnicza Leksem, pp. 301-310.

Corpus

DESCAVES, Lucien (1889), *Sous-Offs. Roman militaire*, Paris, Presse & Stock.

DESCAVES, Lucien (1890), *Aus französischen Kasernen (Sous-Offs). Militärischer Roman von Lucien Descaves*. Uebersetzt von Ludwig Wechsler [1889, traduit du français], Budapest, Grimm.

DÖBLIN, Alfred (2000), *Berlin Alexanderplatz. Die Geschichte von Franz Biberkopf*. München, DTV. Unveränderte Auflage, basierend auf der Erstausgabe von 1929, Berlin : fischer (= O – l'original).

DÖBLIN, Alfred (2009), *Berlin Alexanderplatz. Histoire de Franz Biberkopf*. Traduction française de Oliver Le Lay, Paris, Gallimard (=L – traduction de Le Lay).

DÖBLIN, Alfred (1970), *Berlin Alexanderplatz*. Traduction française de Zoya Motchane. Édition inchangée, sur la base de la traduction de 1933. Paris, Gallimard (= M – traduction de Motchane).

Anna Bobińska
Université de Łódź

Les mots régionaux espagnols dans l'espace public standard : le cas de la Galice

ABSTRACT : Spanish regionalisms in the standard public space: the case of Galicia

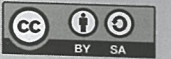
The following paper focuses on the phenomena of interference and coexistence of two linguistic varieties within the same community, i. e. on the sociolinguistic situation of Galicia in Spain. In the first place, the appearance of Galician in the standard public space will be examined. In a second step, the author tries to show how Galician operates in Castilian, which will allow the analysis of the sociolinguistic contexts in which Galician is privileged. This will lead to the description of its status at the social level as well as the range of its communicative contexts.

Panorama des langues de l'Espagne

L'adoption de la nouvelle Constitution de 1978 apparaît comme l'un des éléments essentiels des changements qui se sont produits en Espagne de l'ère post-franquiste dans tous les domaines, y compris celui de la politique linguistique¹. En effet, la ratification de la Constitution a permis la mise en œuvre du processus de décentralisation et dès lors a entraîné la nouvelle organisation territoriale de l'État espagnol en Communautés autonomes², tenant compte de leurs particularités historiques, culturelles et linguistiques ainsi que de la velléité d'indépendance et d'autogouvernement exprimée par différentes régions. Les Communautés autonomes disposent par conséquent d'un Parlement et d'un Statut d'autonomie régissant

¹ Pour le cadre historique consulter Herreras, (2008 : 7-11)

² Herreras (2008 : 10-11) précise : « Des 17 communautés autonomes dont se compose actuellement l'Espagne, seulement six ont un caractère monolingue : l'Andalousie, les Canaries, la Cantabrie, la Castille-La Manche, La Rioja et Madrid. Les 11 communautés restantes comprennent des zones bilingues de plus ou moins grande importance ; et dans seulement trois d'entre elles la langue vernaculaire occupe la totalité du territoire de la communauté : la Galice, les Baléares et la Catalogne, à l'exception, dans cette dernière, du Val d'Aran, où l'on parle un dialecte du gascon [...] Les communautés autonomes, considérées actuellement comme bilingues, sont, outre les trois précédemment citées, la Communauté de Valence, le Pays basque et la Navarre ».



PARLER DE LA GUERRE : DIALOGUES DANS LES ROMANS DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

1. INTRODUCTION

Lorsque les frères Goncourt critiquaient en 1864 dans la préface de leur roman *Germine Lacerteux* « l'interdit littéraire et [l]es dédains d'auteurs » face à des classes jugées « indignes, des malheurs trop bas, des drames trop mal embouchés, des catastrophes d'une terreur trop peu noble » (Goncourt 1864), ils ne s'attendaient certainement pas à ce que cinquante ans plus tard émerge partout en Europe une littérature mettant en scène dans toute sa brutalité et sa cruauté ce massacre que fut la Première Guerre mondiale. Deux romans sont devenus emblématiques de la guerre des tranchées : *Le Feu* (1916) d'Henri Barbusse, auquel l'Académie Goncourt attribua son prix en 1916, et *Im Westen nichts Neues* (*À l'ouest rien de nouveau*) (1929) d'Erich Maria Remarque qui, suite à son adaptation cinématographique par Lewis Milestone, connut non seulement un énorme succès en Allemagne mais également une renommée internationale. Si, dans un souci de vraisemblance, les deux auteurs ont cherché à donner la parole à ces soldats universels qui, dans un monde rythmé par les combats, essayent tant bien que mal de survivre, nous devons nous interroger sur la démarche des deux écrivains, soucieux de concilier ce besoin de faire vrai et les exigences esthétiques propres au genre romanesque. Car n'oublions pas que lorsque ce dernier s'impose au XIX^e siècle comme genre littéraire majeur, l'imitation de dialogues mêlant argots, parlers populaire et dialectal risque de se heurter au prestige attribué à ce genre « par lequel la bourgeoisie [a] prouv[é] son accession à la culture » (Rouayrenc 1988 : 16). En comparant dans un premier temps la démarche des deux auteurs et en élargissant ensuite notre analyse aux traductions respectives des deux œuvres¹, nous serons enfin en mesure de mettre en relief des universalismes dans ces démarches, mais aussi des divergences qui semblent s'expliquer par des différences langagières et culturelles plutôt que par un style propre à l'auteur.

* sbastian@uni-leipzig.de

** tsahn@eila.univ-paris-diderot.fr

¹ La traduction de *Le Feu* (*Das Feuer*) a été faite en 1918 par Leo von Meyenbourg, alors que celle de *Im Westen nichts Neues* (*À l'ouest, rien de nouveau*) a été faite en 1929 par Alzir Hella et Olivier Bournac.

2. LE ROMAN ENTRE EN GUERRE

Au fil du XIX^e siècle, le roman commence en effet à accorder « de plus en plus de place à la diversité sociale des figures romanesques » (Meizoz 2001 : 16-17), si bien que dans un souci de vraisemblance leurs parlers deviennent aussi visibles sur le plan formel en cherchant à intégrer un parler non standard dans l'écriture romanesque. Dans une société où les classes rejetées ou ignorées par la couche sociale dominante commencent à monter sur la scène politique, un nombre croissant de romanciers cherchent effectivement à la fois des moyens de parler de ces classes et de leur donner la parole à l'intérieur de leurs œuvres. Représenter dans l'univers romanesque toutes les stratifications de la langue devient rapidement non seulement un besoin mais une nécessité afin de permettre au roman, comme le notait Bakhtine, d'« orchestre[r] tous ses thèmes, tout son univers signifiant, représenté et exprimé » (Bakhtine 1978 : 88-89). Après les premiers emplois des parlers populaires et des argots des « bas-fonds et des 'classes dangereuses', celles-là même qui fascinèrent tant le bourgeois jusqu'à la moitié du XX^e siècle » (Merle 2005 : 9), c'est dans un souci de représenter la Grande Guerre que suite à la Première Guerre mondiale l'un des argots « les plus exploités est celui du parler militaire » (François 1975 : 22). L'imitation de l'argot et des parlers populaires dans la littérature représente ainsi rarement un simple moyen de communication entre initiés, comme pourrait l'être par exemple une littérature dialectale, mais est chargée de différentes fonctions, d'un effet d'oralité à une fonction ludique, en passant par une fonction expressive et, avant tout, une fonction identitaire ou emblématique. Du simple emploi d'un lexique argotique plus ou moins propre à un groupe socioprofessionnel à une véritable illusion d'un parler argotique/populaire, l'argot sert en effet à renvoyer avant tout à l'appartenance spécifique prétendue ou réelle des personnages, voire à celle du narrateur dont le discours a été et est, à tort, souvent encore aujourd'hui, associé à celui de l'auteur. Étant donné l'engagement massif des Français et des Allemands et compte tenu de la médiatisation extraordinaire de la Première Guerre mondiale, l'auteur devait effectivement s'assurer de la vraisemblance de son roman non seulement pour d'éventuels intérêts stylistiques mais aussi pour la simple raison qu'un doute sur ses connaissances du monde des tranchées aurait pu conduire à remettre en question l'autorité du narrateur/de l'auteur en tant que témoin crédible des horreurs de la Grande Guerre et ainsi la critique pacifiste que nous retrouvons dans les deux œuvres.

Il est ainsi peu étonnant de rencontrer dans les deux romans un nombre considérable de formes argotiques. Cependant une analyse plus approfondie montre que, malgré une guerre si désastreuse qu'elle « entraî[a] la contestation des valeurs bourgeoises » (Rouayrenc 1988 : 19) et malgré les différences entre les langues française et allemande, nous pouvons constater de grandes similitudes dans leur démarche cherchant à imiter un parler argotique/populaire. Comparons deux extraits afin de mieux illustrer nos propos :

Ex. A1 : Henri Barbusse, *Le feu*.

VEUX-TU MON OPINION ? Quoique je NE m'y connais pas en livres, c'est courageux, ça, parce que ça s'fait pas, et ce sera très chic si tu l'oses, mais t'auras de la peine au dernier moment, t'es trop poli ! [...] (Barbusse 1965 : 192)

Ex. B1 : Erich Maria Remarque, *Im Westen nichts Neues*.

Er lehnt ab. „Wenn wir jedem Morphium geben WOLLTEN, MÜSSTEN wir Fässer voll haben -“

„Du bedienst wohl nur Offiziere“, sagt Kropp gehässig.

Rasch lege ich mich ins Mittel und gebe dem Sanitäter zunächst mal eine Zigarette. Er nimmt sie. Dann frage ich: „Darfst du denn überhaupt eine machen?“

Er ist beleidigt. „Wenn ihr's nicht glaubt, was fragt ihr mich -“ (Remarque 1928 : 22sq.)

Afin de rendre la démarche des auteurs visible, nous avons mis en gras toute variation susceptible de marquer un parler non-standard. Parmi ces « marqueurs », nous pouvons distinguer ceux qui s'attaquent directement à la structure (syntaxe, orthographe, grammaire) et ceux qui remplacent simplement un terme standard par un terme issu du lexique argotique/populaire. Pour l'extrait français, nous pouvons lister les premiers, que nous appelons d'après les travaux de Catherine Rouayrenc (1988, 1994) marqueurs morphosyntaxiques et phonétiques, comme suit :

- le détachement d'un groupe nominal, une fois anticipé : « je ne m'y connais pas en livres », une fois repris : « c'est courageux, ça »,
 - l'omission de l'élément atone de la négation et du e-caduc : « ça s'fait pas »
 - le développement d'allomorphes : « tu » se réalise « t' » devant voyelle : « t'es trop poli »
- Et pour l'extrait allemand :
- la réduction phonétique « ihr's ».

Nous pouvons constater que, parmi ces marqueurs, certains appartiennent incontestablement à un parler populaire, du moins selon la perception de l'époque, comme l'anticipation d'un élément détaché par le pronom « y », alors que d'autres, comme la réduction phonétique « ihr's » ou la réalisation de la transcription d'allomorphes français, sont à peine remarqués lors d'un véritable échange oral. Cette démarche commune aux deux auteurs consiste donc moins à établir un véritable parler argotique/populaire dans le texte qu'à signaler le niveau de langue des locuteurs à travers la transgression de la norme du français écrit. Ainsi, les marqueurs lexicaux, comme le terme « chic » dans l'extrait de *Le Feu* dénotent forcément une transgression moindre puisqu'ils ne s'attaquent nullement à la structure codée de la langue. Cependant, leur effet dépend nécessairement du cotexte d'une œuvre. Comme l'illustrent ces deux exemples, le roman allemand contient beaucoup moins de marqueurs argotiques/populaires que le texte français. De ce fait, de simples éléments langagiers employés habituellement dans un discours de proximité (cf. Koch/Oesterreicher 1985) et soulignés dans notre extrait sont, dans un cotexte conforme à la norme, tout à fait susceptibles de marquer un parler non-standard. Nous nous pencherons de nouveau sur cette différence concernant l'imitation des parlers des soldats dans les deux parties suivantes. Pour l'instant, nous devons une fois de plus mettre en relief cette démarche qui nous semble dorénavant

universelle et qui s'appuie sur un code plutôt que sur une véritable recherche de l'imitation d'un parler argotique/populaire. En effet, non seulement les marqueurs employés ne correspondent pas forcément à des variations argotiques/populaires, mais ils peuvent aussi se retrouver à côté de variations appartenant sans aucun doute à une forme soutenue de la langue. Nous rencontrons de tels éléments langagier, en majuscules dans les deux extraits, à la fois chez Barbusse (l'inversion du sujet et du verbe : « veux-tu » afin d'exprimer une question, le choix d'un lexique plus soutenu : « opinion » au lieu d'« avis », la présence de l'élément atone de la négation : « je ne m'y connais pas ») et chez Remarque (emploi de la forme soutenue du *Konjunktiv II*). Ainsi, force est de constater que le conflit fondamental de l'œuvre romanesque entre exigence esthétique et souci de vraisemblance conduit à insérer des marqueurs argotiques/populaires devenus code sur une écriture conforme à la norme, voire soutenue, comme le note Catherine Rouayranc à propos du roman français autour de 1900 (cf. : Rouayrenc 1988). Nous pouvons maintenant ajouter que cette démarche ne se limite pas seulement au roman français mais que nous rencontrons le même procédé en Allemagne. Cette universalité a cependant certaines limites. Le roman de Barbusse se distingue en effet du roman allemand par une écriture au sein de laquelle la quantité de marqueurs et leur qualité au niveau de la connotation argotique/populaire sont beaucoup plus élevées. Afin de mieux expliquer ces différences, il nous semble utile de nous pencher sur les traductions de ces deux romans en français et en allemand.

3. D'UNE LANGUE A L'AUTRE

En raison des différences entre les langues, il est évident que la traduction ne mènera jamais à un texte identique au texte source (cf. : Reiß/Vermeer 1991 : 125). S'il y a toujours variance non seulement au niveau de la langue (Schreiber 1993 : 24sq.) mais aussi au niveau de la culture des récepteurs cibles (Nord 2009 : 26-27), le *translat* comme produit d'une traduction doit cependant garder certains aspects du texte source afin d'être considéré comme traduction (Schreiber 1993 : 29sq.). Notons tout d'abord que concernant ces invariances, chaque approche de traductologie formule ses propres attentes allant de l'intention de l'auteur jusqu'à la valeur esthétique d'une œuvre, avec une préférence pour la signification dans une approche philologique et pour les fonctions d'un texte dans une approche fonctionnaliste (cf. : *ibid.* : 31sq.). Or, compte tenu des normes actuelles de la traduction des œuvres romanesques, le texte cible doit toujours chercher une certaine invariance au niveau du contenu (cf. : Albrecht 1998 : 84sq. ; Schreiber 1993 : 78, 2006 : 38sq. ; Stolze 2002). Suite à notre première analyse contrastive des deux romans, il semble cependant primordial pour la traduction des dialogues imitant un parler des soldats de garder invariante la fonction emblématique d'un tel parler étant donnée l'importance que les deux romans semblent accorder à cet aspect. Certes, nous avons déjà vu qu'il y avait équivalence au niveau de la démarche par laquelle ils étaient introduits dans le texte, mais que les marqueurs argotiques/populaires allemands et français se distinguaient par leur quantité, leur qualité et bien évidemment par leur nature. Si une traduction peut de ce fait suivre la même démarche dans les deux langues, elle mènera cependant souvent à une transposition comme l'illustrent les exemples suivants :

Ex. A2 : Henri Barbusse, *Le feu*.

Paradis a soulevé les couvercles des **bouteillons** et inspecté les récipients :

- Des **fayots** à l'huile, **de la dure**, bouillie, et du jus. C'est tout.
- **Nom de Dieu ! Et du pinard ? braille** Tulacque. Il ameute les camarades :
- **V'nez voir par ici, eh, vous autres ! Ça, ça, dépasse tout ! V'là qu'on s'bombe de pinard !**

Les assoiffés accourent en grimaçant,

- Ah ! **Merde alors !** s'écrient ces hommes désillusionnés jusqu'au fond de leurs entrailles.
- Et ça, qu'est-ce qu'y a dans c's'siau-là ? dit l'homme de corvée, toujours rouge et suant, en montrant du pied un seau.
- Oui, dit Paradis. Je **m'ai trompé, y a du pinard.**
- **C't' emmanché-là !** fait l'homme de corvée en haussant les épaules et en lui lançant un regard d'indicible mépris. (Barbusse 1965 : 44sq.)

Ex. A2 : Traduction

Paradis hat die Deckel der Kannen gelüftet und den Inhalt untersucht:

- Ölbohnen, **gekochtes Leder** und **Schlamm**; das ist alles.
- **Gottverdammich!** Und wo **bleibt** der Wein? **brüllt** Tulacque und **trommelt** die Kameraden **zusammen**.
- **Da** schaut her! So **was** geht **über's Bohnenlied!** Nicht **mal** Wein haben sie gebracht.

Sie laufen alle zusammen und **schneiden lange Gesichter**; denn ihre Gaumen sind ausgetrocknet.

- **Scheissbande!** rufen die Leute, tief bis in die Eingeweide hinein enttäuscht.
- Und **da drinnen**, was **hat's da drinn?** meint einer der Träger, noch immer **krebsrot** und nass vom Schweiß, und deutet mit dem Fuss auf eine Kanne.
- Ja so, sagt Paradis, ich habe mich getäuscht, **also doch Wein.**

Drauf zuckt der Träger mit den Achseln und wirft ihm einen Blick grenzenloser Verachtung zu [...]. (Meyenbourg (trad.) 1918)

Sans nécessairement parler allemand, nous pouvons encore une fois constater que *Le Feu* se distingue de la traduction allemande à la fois par une quantité de marqueurs considérablement plus élevée et par une transgression plus importante de la norme écrite. Dans le texte original, nombreux sont en effet les marqueurs à connotation argotique/populaire que nous avons mis en gras afin de les rendre plus visibles. Une fois de plus, notre extrait illustre la richesse des marqueurs morphosyntaxiques et phonétiques dans *Le Feu* :

- syncopes : « **v'nez** », « **s'bombe** », « c's'siau », « C't' »
- emploi fréquent du pronom « ça » considéré comme populaire à l'époque
- omission du pronom impersonnel « il » : « **qu'y a** », « **y a** »
- emploi du verbe de modalité avoir au lieu d'être : **m'ai trompé**

La traduction allemande ne compte au total que quatre marqueurs transgressant l'orthographe normée :

- deux réductions phonétiques : « über's » ('über das'), « hat's » ('hat es', tournure familière de 'gibt es' ('il y a'))
- deux assimilations : ,darin' devenant « da drinn » ou « da drinnen ».

Nous pouvons faire le même constat au niveau lexical. Barbusse a introduit un grand nombre de termes appartenant au français populaire, au français dit 'vulgaire' ou à l'argot des soldats² :

- « bouteillon » : marmite métallique aplatie et cintrée dont le couvercle peut servir d'assiette, utilisée par les soldats en campagne ou en manœuvre depuis la Première Guerre mondiale, puis par les campeurs
- « fayots » : argot entré dans le langage courant : légumes en général, haricots, lentilles ou fèves
- « de la dure » : viande trop dure
- « pinard » : vin de qualité inférieure ou de consommation courante, généralement chargé en couleur et en tanin
- « se bomber de pinard » : s'en priver, s'en passer
- « Merde alors » : exprime la déception, le dépit
- « emmanché » : personne abrutie ou imbécile.

La traduction allemande ne contient une fois de plus que quatre marqueurs lexicaux représentant indiscutablement une transgression de la norme comparable aux marqueurs lexicaux du texte français :

- « gekochtes Leder » signifiant littéralement 'du cuir bouilli', équivalent donc au niveau de la connotation et plutôt proche au niveau de la signification du terme français « de la dure »
- « Gottverdammich », création lexicale de 'Gott verdamme mich', signifiant 'que Dieu me maudisse', plus marqué au niveau de la connotation que l'exclamation familière « nom de Dieu » du texte original
- « schneiden lange Gesichter », expression populaire signifiant à l'époque 'faire des grimaces', traduction de « en grimaçant », terme tout à fait standard et donc transposition afin de garder une connotation 'populaire' dans le texte allemand
- « Scheissbande », mot composé du déterminant (« scheiss- », signifiant 'de merde') et du déterminé (« -bande », terme familier pour 'un groupe de gens') dont la connotation non-standard relève moins d'une transgression des règles normatives de la composition que de la perception du déterminé et, surtout, du déterminant 'scheiss-'.

Suite à cette première analyse, nous pouvons donc constater qu'il est rare que la traduction ait pu garder les mêmes marqueurs au même endroit du texte afin de garder

2 Nous utilisons pour la traduction les dictionnaires présentés dans la bibliographie.

sa connotation « argotique/populaire » et que le traducteur a dû passer par des transpositions. Secondement, cet extrait illustre parfaitement la démarche du traducteur qui emploie beaucoup moins de marqueurs argotiques/populaires en donnant par ailleurs la préférence à des marqueurs appartenant au langage courant, soulignés dans notre extrait. Nous retrouvons donc une démarche proche de celle de Remarque, ce qui est d'autant plus frappant que la traduction s'appuie sur un texte original célèbre pour sa richesse en marqueurs argotiques/populaires (Rouayrenc 1994 : 55).

Si nous regardons maintenant de plus près la traduction française du roman allemand, nous serons conduits à un constat bien différent, comme l'illustre l'exemple suivant :

Ex. B3 : Erich Maria Remarque, *Im Westen nichts Neues*.

Nun gab es gerade am letzten Tage bei uns überraschend viel Langrohr und dicke Brocken, englische Artillerie, die ständig auf unsere Stellung trommelte, ... Diese Nacht gibt es Kattun' (...) Die Tommys schießen schon.' (...) Es gibt Kattun, sage ich euch, ich spüre es in den Knochen.' (...) Schlamassel', sagt Kat. Es sind kleinere Geschosse; - dazwischen orgeln aber auch die großen Kohlenkästen, die ganz schweren Brocken durch die Nacht... (...) Es gibt Zunder.' (Remarque 1929a : 7-8 ; 40 ; 43-44)

Ex. B3 : (Traduction)

..., le dernier jour il y a eu, chez nous, un *marmitage* exceptionnel; l'artillerie lourde anglaise *pilonnait* sans arrêt notre position, ... Cette nuit, ça va *barder*. (...) „Les *Tommies* tirent déjà.“ (...) „Je vous dis que ça va *barder*. Je le sens à mes os.“ (...) „Sale affaire !“ dit Kat. Ce sont des obus de petit calibre. Mais de temps en temps retentit aussi à travers la nuit la voix d'orgue des grandes „caisses à charbon“, des projectiles de l'artillerie lourde qui s'en vont tomber loin derrière nous. (...) „ça va *barder*“. (Remarque 1929b : 11 ; 45 ; 48-49)

Si cet extrait illustre parfaitement l'emploi des marqueurs non-standard dans le roman de Remarque, il est cependant trompeur puisqu'il est effectivement rare de rencontrer des extraits aussi riches en marqueurs argotiques/populaires. Nous l'avons cependant choisi afin de mieux mettre en relief la différence de traduction d'une imitation d'un parler argotique/populaire chez Meyenbourg et chez Hella/Bournac. Notons tout d'abord que lorsque Remarque enrichit son texte de marqueurs argotiques/populaires, il donne la préférence aux marqueurs lexicaux. Ainsi, nous rencontrons dix marqueurs lexicaux appartenant exclusivement à l'argot des soldats :

- « Langrohr » - formule abrégée de 'Langrohrgeschütz' utilisée pour 'arme à long tuyau'
- « Dicke/schwere Brocken » - littéralement 'gros morceaux', proche du terme « marmitage » choisi par le traducteur
- « Trommelte » - litt. 'jouer du tambour', proche de l'expression 'pilonnait sans arrêt notre position' choisie par le traducteur

- « Es gibt Kattun » - Argot des soldats pour ‘Es wird schweren Beschuss geben’ (‘il y aura des bombardements intenses’) ; étymol. : Kattun – ,cotton’ ; ‘tissu très gros et dur’
- « Tommys » - ‘les Anglais’
- « Schlamassel » - terme issu du yiddish pour désigner un ‘malheur’ ou une ‘situation désagréable’
- « orgeln » - verbe qui désigne le bruit de l’artillerie et dont l’étymologie s’explique certainement par la ressemblance entre les tuyaux d’un orgue et les tubes des anciens ribaudequins appelés ‘Orgelgeschütz’ dans l’argot des soldats allemands
- « Kohlenkästen » - ‘boîtes/caisses à charbon’ dans le sens d’obus grands et lourds ; traduction littérale influencée par le terme allemand
- « Es gibt Zunder » - dans le sens de « unter Beschuss liegen / kommen », à savoir : être / tomber sous le bombardement / sous le mitraillage.

En dehors de l’emploi du pronom « ça », la traduction française ne contient que des marqueurs lexicaux dont certains, que nous avons soulignés, ne dépassent pas le registre familier.

Parmi les termes qui peuvent être considérés comme argotiques, appartenant au jargon/jargot des soldats de l’époque se trouvent dans le seul premier chapitre du roman de Remarque « Kanonenfieber » (colique du feu), Schanzen (ravaux de retranchement), Frontkoller (rage du front), Heimatpaß (passeport pour retourner à la maison), Latrinenparole (rapport de chiottes), Furage (bectance), Bouillonkeller/Gulaschkanone (cave à bouillon / canon à rata).

Suite à l’analyse de la traduction française, on peut donc constater que les deux traductions suivent la démarche des auteurs en employant des marqueurs plus ou moins argotiques/populaires dans le texte. Mais tandis que la traduction allemande du roman *Le Feu*, contient moins de marqueurs – dont la connotation est moins prononcée que dans le texte original –, les traducteurs français semblent tenir à la quantité et à la qualité des marqueurs dans le roman allemand, beaucoup moins élevées que dans le roman de Barbusse. Si en comparant ces deux romans emblématiques de la Première Guerre mondiale dans leurs deux pays respectifs nous pouvons encore croire à une différence de style, l’analyse de leurs traductions renforce l’idée que cette différence n’est liée que de façon secondaire à une question de style et s’explique avant tout par des différences langagières et culturelles, comme nous allons le montrer dans notre dernière partie.

4. DE LA CULTURE DE L’UN À LA CULTURE DE L’AUTRE

Afin de mieux comprendre ces différences entre l’allemand et le français, et puisqu’un parler argotique/populaire n’est considéré comme tel que par son écart par rapport à une norme, il est à notre avis inévitable de jeter tout d’abord un regard plus approfondi sur la norme en France et en Allemagne. Tandis que « l’idéologie [du standard] est [...] spécialement vigoureuse en France » (Gadet 2003 : 18), la langue allemande connaît certes une variété standard d’un grand prestige dans la communauté

langagière allemande, mais son influence prescriptive semble cependant moindre par rapport à la France (Freunek 2007 : 178sq.). Au niveau synchronique, ceci s’explique tout d’abord par le fait que la création de néologismes à l’aide de mots composés ou l’ajout de préfixes et de suffixes sont considérés comme inhérents à la langue, si bien que la norme allemande paraît plus souple par rapport à la norme française et laisse beaucoup plus de libertés aux locuteurs allemands. Mais au niveau diachronique, cela s’explique avant tout par un processus de standardisation ne prenant fin qu’au terme du XIX^e siècle avec le désir d’une véritable uniformisation de l’orthographe suite à la fondation de l’empire allemand en 1871 (cf. : Schmidlin 2011 : 54 ; Elspaß 2005 : 70)³. Compte tenu du long morcèlement de la communauté langagière en plusieurs états indépendants, l’Allemagne connaît encore aujourd’hui une variation diatopique prononcée, à tel point que tout parler allemand contient au moins au niveau de la prononciation des variations diatopiques (cf. : Auer 1990 : 2 ; Spiekermann 2007 122-123). Ainsi, l’emploi de la variété standard est non seulement de façon quasi-exclusive réservé (mais aussi demandé) à l’écrit (Freunek 2007 : 179), mais la dimension diatopique prédomine aussi sur la dimension *diastratique* (Linke *et al.* : 2004 : 347 ; Freunek 2007 : 172sq.). Si bien que la langue allemande ne dispose guère d’une variété non-standard suprarégionale comparable au niveau langagier au français ‘populaire’ (cf. : Albrecht 1990 : 61 ; Hartmann 1990 : 49)⁴. Là où le français métropolitain actuel possède un grand répertoire de variations diastratiques invariables dans l’espace (Glessgen 2007 : 97) susceptible d’être introduit dans un texte littéraire, les variations allemandes connaissant un écart comparable à la norme sont obligatoirement très marquées sur le plan diatopique. L’emploi de tels marqueurs risque de ce fait de gêner la compréhension du texte tandis que l’emploi de variations plus « faibles » renvoie forcément aux origines géographiques du locuteur et peut donc provoquer des associations subjectives directement liées à la perception de la région (cf. : Löffler 2005 : 140sq.). De ce fait, il n’est pas étonnant que l’Allemagne connaisse certes une longue tradition d’œuvres entièrement écrites dans une imitation d’un parler dialectal mais que cela concerne plus la poésie et le théâtre que les œuvres romanesques (Ayad 1980 : 81sq.). Très peu de grands romans ont effectivement osé introduire un parler dialectal – pensons par exemple au fameux *Berlin Alexanderplatz* d’Alfred Döblin – mais étant donné le grand nombre de ses dialectes et le fait qu’elle soit dépourvue d’un centre culturel comme Paris, l’Allemagne n’a jamais su promulguer de façon uniforme une variété non standard particulière de sa langue. Ceci vaut également pour une soi-disant langue de soldats (all. : *Soldatensprache*). Les quelques dictionnaires de l’époque consacrés aux argots des soldats ne cessent de souligner la différence des

3 N’oublions pas que Konrad Duden ne publie qu’en 1880 la première édition de son dictionnaire qui est aujourd’hui considéré comme la première autorité normative de la variété standard en Allemagne, malgré une tendance beaucoup plus descriptive que son homologue français.

4 Notons cependant que dans les grandes villes, sous l’influence des langues des populations migrantes, s’est développée récemment une variété nommée *Kiezdeutsch*, certes plus urbaine que rurale, mais d’une portée suprarégionale présentant ainsi des similitudes avec le français des cités (Wiese 2010 : 33-35).

termes selon l'origine géographique des régiments (cf. p.ex. : Horn 2010), et tandis que l'Allemagne connaît des dictionnaires des argots militaires en France (Cf. p.ex. : Hunger 1917), elle ne dispose même pas d'un terme argotique entré aujourd'hui dans la langue courante à la manière du terme 'poilu' pour désigner de façon générale un soldat. En France en revanche, l'argot et le parler populaire de Paris connaissent déjà sous la plume de Victor Hugo une mystification à laquelle s'ajoute rapidement un nouveau mythe d'un argot des soldats, plus connu sous le nom d'argot des 'poilus' ou 'argot des tranchées'. Ainsi, *Le Figaro* écrivait déjà en 1915 au sujet de la correspondance des soldats qu'elle « révé[ait] le splendide héroïsme des familles françaises » et qu'on retrouvait « le style fantaisiste, emprunté au pittoresque argot parisien » dans « ces lettres [...] d'un gavroche de Paris. » (Le Figaro 1915). Au mythe romantique d'une « langue laide, inquiète, surnoise, traître, venimeuse, cruelle, louche, vile, profonde, fatale de la misère » (Hugo 1979 : 9) de l'argot des 'malfaiteurs' s'ajoute ainsi au début du XX^e siècle celui d'une « langue des poilus qui serait née, à en croire [les journalistes et les écrivains], dans les tranchées » (Roynette 2007 : 19). Certes, l'introduction d'un parler non-standard provoque encore en France une vive critique à l'époque de Barbusse, tant dans le milieu conservateur (cf. p.ex. : Le Figaro 1917) que dans le milieu marxiste (cf. p.ex. : Mounin 1951 : 106), et n'oublions pas non plus que, mis à part les termes issus d'un argot militaire, tous les marqueurs se retrouvent chez Barbusse exclusivement dans des dialogues bien séparés par des guillemets de la voix du narrateur/auteur (cf. Partie I). Mais face à une longue tradition de tels emplois dans la littérature romanesque, de Hugo à Zola, Barbusse s'est senti presque obligé, semble-t-il, d'enrichir son texte par un nombre considérable de marqueurs afin d'assurer la création d'un monde argotique/populaire⁵. Or, en Allemagne, une telle démarche est, comme nous l'avons vu, beaucoup plus difficile à réaliser. Mais elle n'est pas non plus nécessaire. Quelques marqueurs morphosyntaxiques et phonétiques issus d'une prononciation courante et l'emploi d'un lexique certes argotique mais souvent auto-explicatif – pensons au terme « trommeln » ou « dicke Brocken » de notre extrait (cf. Partie 1) – suffisaient à l'auteur pour créer un monde considéré comme 'vraisemblable' aux yeux de ses milliers de lecteurs. De ce fait, il n'est pas non plus choquant que le traducteur du roman *Le Feu* emploie nettement moins de marqueurs que l'auteur du texte original. La traduction française du roman allemand risque en revanche, en restant très proche du texte allemand, de surprendre les lecteurs français habitués aux romans de guerre, de Barbusse à Dorgelès, dont les dialogues connaissent une richesse impressionnante de marqueurs argotiques/populaires (cf. Rouayrenc 1988). Malgré un phénomène langagier universel consistant à créer un parler propre à un groupe social échappant à la norme et malgré la démarche universelle dont semblent se servir ces deux auteurs de langue différente afin d'imiter ce phénomène langagier dans leur écriture romanesque, l'écriture de ces deux romans est encore ancrée dans leurs cultures respectives. C'est le pacifisme des deux œuvres qui va au-delà de leur temps et finalement les unit.

5 Ce n'est effectivement que plus tard que des auteurs comme Céline ou Queneau ne se contentent plus « d'émailler leurs textes d'emprunts à l'argot » (François 1975 : 9-10).

Bibliographie

Littérature primaire

- BARBUSSE, Henri (1916) *Le feu. Journal d'une escouade*. Paris : Flammarion.
 BARBUSSE, Henri (1918) *Das Feuer. Tagebuch einer Korporalschaft*. Trad. L. von Meyenburg. Zürich : Max Rascher.
 GONCOURT, Edmont/ Jules GONCOURT (1864) Préface de *Germinie Lacerteux*. 24 août 2013. <http://www.freres-goncourt.fr/germinie/preface1864.htm>.
 HUGO, Victor (1967) *Les Misérables*. [1862] [I-III]. Paris : Flammarion.
 REMARQUE, Erich Maria (1929a) *Im Westen nichts Neues*. Berlin : Propyläen.
 REMARQUE, Erich Maria (1929b) *A l'ouest rien de nouveau*. Trad. A. Hella/O. Bour-nac. Paris : Stock.

Dictionnaires

- BARDIN, Etienne A./Oudinot de REGGIO (1841) *Dictionnaire de l'armée de terre. Ou recherches historiques sur l'art et les usages militaires des anciens et des modernes* [2]. Paris : Perrotin.
 BAUCHE, Henri (1928) *Le langage populaire. Grammaire, syntaxe et dictionnaire du français tel qu'on le parle dans le peuple de Paris*. Paris : Payot.
 BERCY, Léon de/Aristide BRUANT (1905) *L'argot au XXe siècle*. Paris : Flammarion.
 BOUTLER, Charles (2012) *Argoji. Dictionnaire d'argot classique*. <http://www.russki-mat.net/argot/Argoji.php>.
 BOB. *Dictionnaire arg. pop. fam.* <http://www.languefrancaise.net/bob/>.
 CARADEC, François (2006) *Dictionnaire du français argotique et populaire*. Paris : Larousse.
 COLIN, Jean-Paul (2006) *Grand dictionnaire. Argot & français populaire*. Paris : Larousse.
 ESNAULT, Gaston (1965) *Dictionnaire historique des argots français*. Paris : Larousse.
 HORN, Paul (2010) *Die deutsche Soldatensprache* [1905]. Wolfenbüttel : Melchior.
 HUNGER, Willy (1917) *Argot. Soldaten-Ausdrücke und volkstümliche Redensarten der französischen Sprache*. Leipzig : Fock.
 LENÔTRE, G. (2004) « Préface. » In : Déchelette, François : *L'argot des poilus* [1918]. Paris : Éditions de Paris, I-XI.
 MERLE, Pierre (2005) *Mots de passe. Dictionnaire de l'argot de la prostitution*. Lausanne/Paris : Favre.
 MERLIN, Léon (1888) *La langue verte du troupier. Dictionnaire d'argot militaire*. Novembre 2013. <https://archive.org/details/lalanguevertedu00merlgoog>
 REY, Alain/Jacques CELLARD (1980) *Dictionnaire du français non conventionnel*. Paris : Hachette.
 SAINÉAN, Lazare ([1915] 2006) *L'argot des tranchées. Après les lettres des Poilus et les journaux du front*. Houilles : Éditions Manucius.

Littérature secondaire

- ALBRECHT, Jörn (1990) « 'Substandard' und 'Subnorm'. Die nicht-exemplarischen Ausprägungen der 'Historischen Sprache' aus varietätenlinguistischer Sicht (Fortsetzung). » In : Günter Holtus/Edgar Radtke (éds.), *Sprachlicher Substandard III: Standard, Substandard und Varietätenlinguistik*. Tübingen : Niemeyer, 44-127.
- ALBRECHT, Jörn, (1998) *Literarische Übersetzung. Geschichte – Theorie – kulturelle Wirkung*. Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- AUER, Peter (1990) *Phonologie der Alltagssprache*. Berlin/New York : De Gruyter.
- AYAD, Aleya (1980) *Sprachschichtung und Sprachmischung in der deutschen Literatur und das Problem ihrer Übersetzung*. Freiburg
- BAKHTINE, Mikhaïl (1978) *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard.
- ELSPAß, Stephan (2005) « Standardisierung des Deutschen. Ansichten aus neueren Sprachgeschichten 'von untern'. » In : M. Eichinger/W. Kallmeyer : *Standardvariation. Wie viel Variation verträgt die deutsch Sprache*. Berlin/New York : De Gruyter, 63-99.
- LE FIGARO (1915) <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34355551z/date1915.langFR>
- LE FIGARO (1917) « Le feu d'Henri Barbusse ». <http://www.lefigaro.fr/histoire/centenaire-14-18/2014/09/09/26002-20140909ARTFIG00065-le-feu-d-henri-barbusse-1916.php>
- FRANÇOIS, Denise (1975) « La littérature en argot et l'argot dans la littérature. » *Communication et langages* 27, 5-27.
- FREUNEK, Sigrid (2006) *Literarische Mündlichkeit und Übersetzung. Am Beispiel deutscher und russischer Erzähltexte*. Berlin : Frank & Timme.
- GADET, Françoise (2003) *La variation sociale en français*. Paris : Édition Ophrys.
- GLESSGEN, Martin-Dietrich (2007) *Linguistique romane. Domaines et méthodes en linguistique française et romane*. Paris : Armand Colin Éditeur.
- HARTMANN, Dietrich (2005) « Der Wortschatz einer regionalen Umgangssprache. Eine Fallstudie am Beispiel der regionalen Umgangssprache im Ruhrgebiet. » In : A. D. Cruse et al. (éds.), *Lexikologie. Ein internationales Wörterbuch zur Natur und Struktur von Wörtern und Wortschätzen*. Berlin/New York : De Gruyter, 1221-1233.
- KOCH, Peter/Wulf OESTERREICHER (1985) « Sprache der Nähe — Sprache der Distanz . Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte. » *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43
- LINKE, Angelika et al. (2004) *Studienbuch Linguistik*. Tübingen : Niemeyer.
- LÖFFLER, H. (2005) *Germanistische Soziolinguistik*. Berlin : Erich Schmidt Verlag.
- MEIZOZ, Jérôme (2001) *L'âge du roman parlant. Écrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*. Genève : Droz.
- MOUNIN, Georges (1951) « Langage vulgaire et langue écrite. » *La Pensée* 38, 103-109.
- NORD, Christiane (2009) *Textanalyse und Übersetzen. Theoretische Grundlagen, Methode und didaktische Anwendung einer übersetzungsrelevanten Textanalyse*. Tübingen : Julius Groos Verlag.
- REISS, Katarina/Hans J. VERMEER ([1984] 1991) *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*. Tübingen : Max Niemeyer.

- ROUAYRENC, Catherine (1988) *Recherches sur le langage populaire et argotique dans le roman français de 1914 à 1939*. Paris : Université de la Sorbonne. [Thèse].
- ROUAYRENC, Catherine (1994) *'C'est mon secret'. La technique de l'écriture 'populaire dans Voyage au bout de la nuit et Mort à crédit*. Tusson : Éditions du lérôt.
- ROYNETTE, Odile (2007) « Introduction. La guerre en mots. » In : A. Dauzat, *L'argot de la guerre : d'après une enquête auprès des officiers et soldats [1918]*. Paris : Armand Colin Éditeur, 11-36.
- SCHMIDLIN, Regula (2011) *Die Vielfalt des Deutschen: Standard und Variation: Gebrauch, Einschätzung und Kodifizierung einer plurizentrischen Sprache*. Berlin/New York : De Gruyter.
- SCHREIBER, Michael (1993) *Übersetzung und Bearbeitung. Zur Differenzierung und Abgrenzung des Übersetzungsbegriffs*. Tübingen : Narr.
- SPIEKERMANN, Helmut (2007) « Standardsprache im Daf-Unterricht: Nonstandard – nationaler Standard – regionaler Standard. » *Linguistik Online* 32/07, 119-137.
- STOLZE, Rade Gundis (1992) *Hermeneutisches Übersetzen. Linguistische Kategorien des Verstehens und Formulierens beim Übersetzen*. Tübingen : Narr.
- WIESE, Heike (2010) « Kiezdeutsch – eine neuer Dialekt des Deutschen. » *Aus Politik und Zeitgeschichte (ApuZ)* 8/2010, 33-38.

Résumé

PARLER DE LA GUERRE : DIALOGUES DANS LES ROMANS DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Dans cet article, nous nous intéresserons à l'imitation d'un parler argotique et populaire dans la littérature romanesque publiée dans le contexte de la Première Guerre mondiale. En appuyant notre analyse sur un corpus franco-allemand réunissant, d'un côté, le roman français *Le Feu* d'Henry Barbusse (1916) et sa version allemande *Das Feuer* traduite en 1918 par Leo von Meyenbourg et, d'un autre côté, le roman allemand *Im Westen nichts Neues* d'Erich Maria Remarque et sa traduction française *À l'Ouest, rien de nouveau* d'Alzir Hella et Olivier Bournac, tous deux publiés en 1929, nous serons en mesure de discuter les différents problèmes liés à l'emploi de telles variations langagières ainsi qu'à leur traduction.

Mots-clé : argot, roman, Première Guerre mondiale, traduction

Abstract

TALKING ABOUT WAR: DIALOGUES IN WORLD WAR ONE NOVELS

This article discusses problems involved in the literary representation of argot and spoken language in the context of the First World War based on the analysis of a multilingual corpus including the French novel *Le Feu*, written by Henri Barbusse in 1916,

its German version, *Das Feuer*, translated by Leo von Meyenbourg in 1918, as well as the German novel *Im Westen nichts Neues*, written by Erich Maria Remarque in 1929, and its French translation *À l'Ouest, rien de nouveau* by Alzir Hella and Olivier Bournac published the same year.

Keywords: slang, novel, First World War, translation

Povzetek
GOVOR O VOJNI: DIALOGI V ROMANIH
O PRVI SVETOVNI VOJNI

V članku se ukvarjamo z analizo argojevske in ljudske govorice v romanih, ki zadevajo prvo svetovno vojno. Analiza se opira na francosko-nemški korpus, ki ga tvorita francoski roman *Ogenj (Le Feu)* Henrija Barbussa (1916) in nemški prevod romana (*Das Feuer*) Lea von Meyenbourga iz leta 1918 ter nemški roman *Na zahodu nič novega (Im Westen nichts Neues)* Ericha Marie Remarquaa iz leta 1928 in njegov prevod v francoščino Alzirja Helle in Oliviera Bournaca *À l'Ouest, rien de nouveau*, ki je izšel istega leta. V članku razpravljamo o različnih vprašanjih, povezanih s prisotnostjo jezikovnih zvrsti in njihovim prevodom.

Ključne besede: argo, roman, prva svetova vojna, prevajanje



LE VOCABULAIRE DE GUERRE DANS LA TRADUCTION
DES *BIENVEILLANTES* DE J. LITTELL VERS LE SLOVÈNE :
ENTRE LA TRADITION ET INNOVATION

1. INTRODUCTION

Le présent article sera consacré au vocabulaire de guerre dans le roman *Les Bienveillantes* de Jonathan Littell (prix Goncourt 2006) et sa traduction vers le slovène par Vesna Velikovrh Bukilica (2010), le titre slovène étant *Sojenice*.

D'abord, nous allons présenter l'histoire du développement du langage militaire slovène pour arriver ensuite aux mots spécialisés de guerre dans le cadre de la 2^e guerre mondiale. Le lexique en question sera général et spécialisé. Comme le lexique dans une œuvre littéraire veut mimer la réalité, le choix du vocabulaire, décrivant la situation en question, se fait en fonction des participants. Tous les registres de langue peuvent y trouver leur place. Les œuvres littéraires et partant leurs traductions présentent une richesse du vocabulaire allant du général au spécifique, incluant aussi bien des mots techniques qu'argotiques.

En quoi le vocabulaire de la 2^e guerre mondiale s'avère-t-il spécifique par rapport à la 1^{ère} ? Il n'y a plus de tranchées, le vocabulaire comprend la composante civile, en plus, il est fortement lié à la langue allemande et les notions créées par le nazisme : comme cette guerre, en Europe, était surtout marquée par le nationalisme allemand, les termes techniques désignant l'organisation de l'armée allemande et sa philosophie de guerre (concernant l'organisation future du monde et le règlement de la question juive), qui sont des emprunts à l'allemand, seront présents dans la plupart des œuvres décrivant la situation pendant la 2^e guerre mondiale ou parlant d'elle.

Nous avons formé l'hypothèse suivante : comme on a vécu la 2^e guerre mondiale aussi sur le territoire slovène, on possède notre propre vocabulaire de guerre. Même si l'on prend les termes allemands, ils seront adaptés à la tradition slovène. Ceci devait présenter la norme pour la traduction.

Nous avons pris comme exemple les œuvres qui confirment cette hypothèse (*Holokavst* de W. Benz, traduit par Rapa Šuklje) et nous avons comparé les stratégies traductionnelles avec celles de la traduction des *Bienveillantes* de Jonathan Littell vers le slovène.

* mojca.brezar@ff.uni-lj.si